

# REVUE DE PRESSE

2018

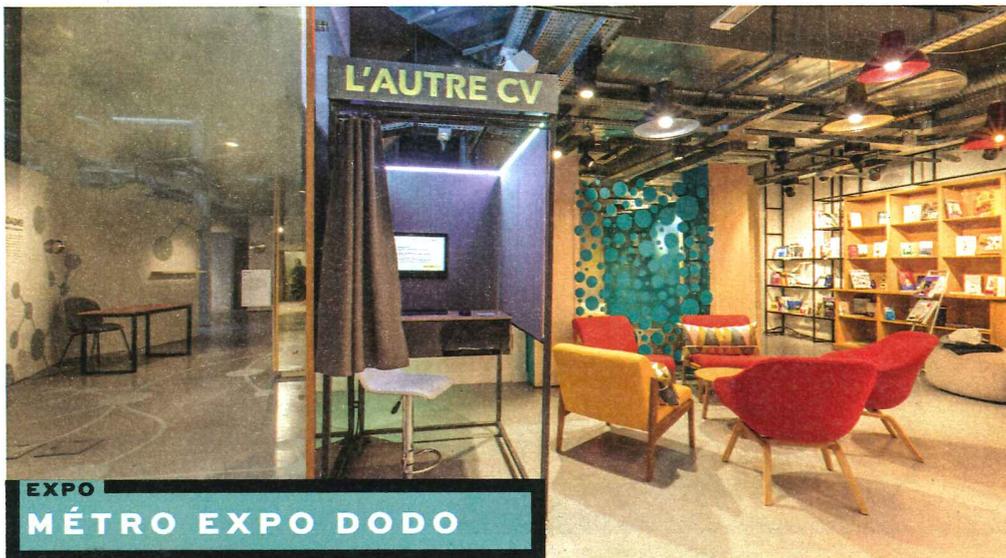
**MAIF** *social* **CLUB**

The logo for MAIF social CLUB features the text 'MAIF social CLUB' centered horizontally. The word 'MAIF' is in a bold, black, sans-serif font. 'social' is in a white, italicized, sans-serif font, set against a dark grey circular background that has a small tail pointing downwards and to the left, resembling a speech bubble. 'CLUB' is in a bold, black, sans-serif font.

5 mars 2018

Article paru dans le magazine **Styliste**  
Par **Stylist Magazine** - En février 2018

## CULTURIST



**Une expo gratuite pour regarder le travail autrement... Eh ben, c'est pas comme ça qu'on va relancer la croissance.**

impactantes, en flux, etc. Un peu ce que tente le MAIF Social Club, avec un joli recul. **C'est par exemple Julien Prévieux qui répond à des annonces par des non-candidatures (« merci, mais ça m'intéresse bof »).** C'est Donald Abad qui prend sa carrière à

**M**algré une légende urbaine très tenace, « travail » ne vient toujours pas du latin de « torture ». Quitte à lui trouver une étymologie bidon, renvoyons donc plutôt à l'absurde, vu ses nouvelles formes disruptives,

bras-le-corps (c'est-à-dire qu'il va dans une vraie carrière lui faire un câlin). Ou Thierry Boutonnier qui explique aux vaches et aux cochons comment améliorer leur productivité de lait et jambon. Heureusement, il existe des solutions : Marianne Mispelaère présentera chaque samedi une ode au ralentissement et vous pourrez dessiner votre « autre CV », où l'on raconte sa vie plus que son taf. De quoi changer d'angle, même si en l'état, 77 % des Français sont très heureux au boulot (enquête CFDT 2017). Vive la start-up nation, et courage aux 23 % restants. **M.C. Ô boulot !, jusqu'au 28 avril au MAIF Social Club, Paris-3<sup>e</sup>.**



Par : **Journaliste Figaro Sophie Béguerie** - Publié le **25/01/2018**

**EN IMAGES** - Autour de l'exposition «Ô Boulot!», le Maif Social Club (Paris 11e) propose de réfléchir sur les nouvelles formes de travail, jusqu'au 28 avril.

L'espace, lumineux et esthétique, a ouvert en 2017 au cœur du Marais, à la place d'un ancien séchoir à éponge.

La Maif a voulu en faire un lieu d'échange, comme l'explique Chloé Tournier, responsable de la programmation du lieu: «C'est un laboratoire d'innovation sociale. Les premiers innovateurs sont les artistes, ce sont eux qui inventent le monde de demain. Dans une vision 360, nous allons inviter des artistes à échanger avec des intellectuels, des scientifiques, des journalistes... autour d'un seul et même sujet.»

Depuis quelques jours, le Maif Social Club accueille sa quatrième exposition, «Ô Boulot!». La ville, thème précédent, laisse place à un sujet universel, celui du travail, en posant des questions à la fois personnelles et collectives.

Quel rapport ai-je à mon travail, quel sens cela a-t-il dans ma vie, quelle est sa place dans la société?

### **LA RÉVOLUTION DANS LE TRAVAIL**

Comment exprimer la thématique du travail à travers l'art? La première impression qui se dégage en visitant l'exposition laisse entrevoir une approche intellectuelle du sujet. «Elle est plutôt philosophique» déclare Anne-Sophie Bérard, commissaire de l'expo. «J'ai construit "Ô Boulot!" comme un récit intime et subjectif sur la motivation, la valeur, le sens du travail. On n'est pas dans une rencontre sociologique ou politique mais dans un parcours qui nous renvoie à la relation profonde que l'on a au-delà du métier avec les raisons qui nous poussent à travailler. L'art a cette capacité à bouleverser, à questionner, à perturber.»

### **UNE EXPOSITION INTIME ET NARRATIVE**

L'exposition comporte trois phases, qui correspondent aux étapes professionnelles: l'orientation, les lettres de motivation et le moment où l'on est engagé. À travers les expériences des artistes, on se lance dans un véritable bilan de compétence.

La phase «Désorientés» aborde l'absurdité avec Thierry Boutonnier. Ses photos à la tonalité légère évoquent des sujets urgents. L'artiste déguisé en manager tente de convaincre ses interlocuteurs atypiques (poules, vaches, cochons, blé) qu'il faut augmenter leur productivité. L'œuvre United SAS des artistes Émilie Brout et Maxime Marion dénonce la spéculation dans l'art à travers la création d'une société immatérielle. Julien Prévieux (prix Marcel-Duchamp 2014) prend le contre-pied des petites annonces en expliquant pourquoi il ne souhaite pas être embauché. La Suédoise Pilvi Takala se met en scène dans deux films et perturbe les règles établies dans le monde professionnel.

Dans la phase «Motivés», les artistes s'intéressent à la place et à la valeur du travail dans notre vie. Qu'est ce qui nous motive? Donald Abed explore l'effort répétitif avec Carrière à bras-le-corps, un triptyque pictural. Vous ne pourrez pas voir le mouvement de l'aiguille de l'horloge de bureau de Bertrand Planes. Life Clock a été ralentie 61.320 fois. Le tour du cadran correspond à l'espace d'une vie de 84 ans. Jean-Baptiste Caron a dissimulé des mots sur la signification du travail derrière un miroir. Ils apparaissent lorsque l'on souffle dessus. Joséphine Kaepelin propose une enquête d'opinion et pousse le logiciel Word à fond pour obtenir des graphiques qu'elle expose en établissant un dialogue avec les spectateurs.

La phase «Engagés» invite le visiteur à passer à l'action. Marianne Mispelaëre propose cinq performances liées au travail par le dessin, la peinture ou la lecture. Elle est présente tous les samedis matin. On admirera l'œuvre Swing Machine Orchestra de Martin Messier qui redonne vie à douze machines à coudre, toutes différentes, qui s'enclenchent toutes les dix minutes. Un spectacle visuel et sonore. Gilbert Garcin tente de Changer le monde avec un photo montage.

Dans cet univers d'adultes, les enfants ne sont pas en reste puisqu'un livret de jeux très ludique est distribué pour leur permettre de suivre la visite à leur niveau.

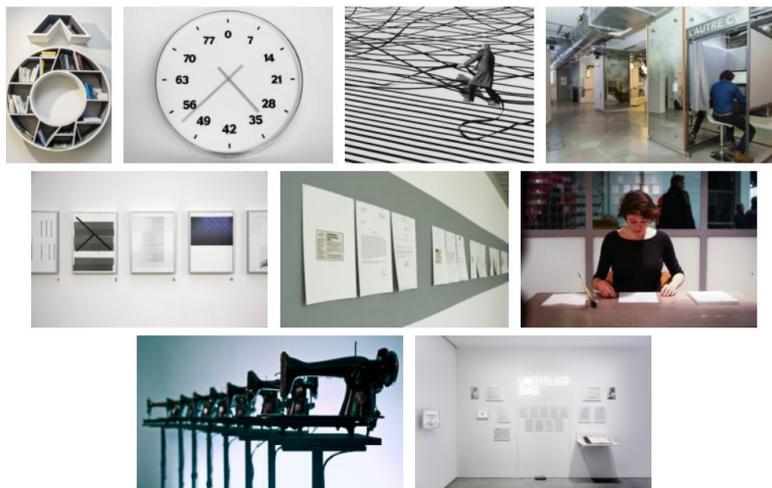
### **POUR COMPLÉTER LE PARCOURS**

La thématique est déclinée dans de multiples initiatives. Une mention spéciale pour les soirées 3 en 1. Elles s'organisent autour du sujet de l'exposition, débutent par une conférence qui s'adresse au grand public pour finir avec un buffet. «L'idée étant de pouvoir avoir un échange intellectuel et ensuite d'avoir quelque chose qui touche plus au sensible et à l'artistique, et enfin de prendre le temps discuter tous ensemble autour de l'exposition avec le moment convivial du buffet», explique Chloé Tournier.

Au programme aussi, des ateliers pour adultes et/ou enfants, toujours en lien avec le travail: huiles essentielles au travail, création d'une lampe de bureau, sérigraphie sur un sac «Ô bureau» ou «À l'école»... Ainsi que des débats, des conférences et des projections (Samedi ciné).

Alors à vos agendas! Tous les événements sont gratuits mais sur inscription. Le mois de mai accueillera la thématique de l'intelligence artificielle.

## Ô Boulot : l'expo qui repense le travail par Rémi Lévêque



85 % des emplois de 2030 n'existent pas encore aujourd'hui, selon une étude réalisée par l'entreprise Dell et l'Institut pour le Futur. Bientôt, la robotisation et le numérique, couplés au désintéressement croissant pour certaines catégories professionnelles modifieront considérablement le monde du travail tel que nous le connaissons. Pour ne rien arranger, selon une autre étude relayée par The Guardian, la robotisation permettrait de réduire de 90 % le coût du travail d'un salarié, quand la délocalisation diminue ce coup de « seulement » 65 %.

En s'appuyant sur ce constat, le Maif Social Club, espace parisien de « rencontre artistique et sociétale », propose de découvrir jusqu'au 28 avril 2018 une réflexion artistique sur la façon dont nous travaillerons demain. Cette ambition se traduit par l'organisation de débats, de performances, d'ateliers et d'une exposition intitulée « Ô Boulot ». Les oeuvres mises en scène dans ce cadre ont été réalisées par une quinzaine d'artistes contemporains aux profils très différents (19 ans pour le plus jeune, 102 ans pour le plus âgé) qui toutes, à leur manière, posent des questions sur notre futur. « On vit dans un monde en crise à tous les niveaux. Le numérique et la course à la productivité nous poussent vers une société de l'immédiateté qui ne nous laisse pas prendre de recul, confie Anne-Sophie Bérard, la commissaire de l'exposition. « Face à l'uberisation du monde du travail, nous voulons proposer un temps de réflexion, une ode à la lenteur et à l'introspection pour mieux comprendre ce qui ne va pas dans notre monde. »

### **Avec son oeuvre Sewing Machine Orchestra, Martin Messier met en scène une série de douze machines à coudre, orchestrées par un algorithme**

Chaque artiste exposé présente une vision différente du monde du travail. Avec ses Lettres de non motivation, Julien Prévieux propose une série de réponses désopilantes à des offres d'emplois bien réelles, dans lesquelles il explique pourquoi il choisit de ne pas postuler pour tel ou tel poste proposé. D'autres artistes ont fait le choix de désacraliser le travail, comme Bertrand Planes, qui interroge l'équilibre entre vie privée et vie professionnelle avec sa Life Clock, une horloge ralentie 61 320 fois afin que ses aiguilles progressent au rythme d'une vie humaine. Enfin, des artistes comme Martin Messier proposent de déconstruire nos habitudes pour mieux les reconstruire dans le futur. Avec son oeuvre Sewing Machine Orchestra, Messier met en scène une série de douze machines à coudre, orchestrées par un algorithme, qui proposent toutes les 10 minutes une impressionnante chorégraphie sonore et lumineuse.

Sans jamais tomber dans l'écueil consistant à proposer une vision prospective figée et supposée objective, l'exposition Ô Boulot parvient à interpeller le visiteur sur la façon dont nous travaillerons - ou pas - dans un futur proche.

**Au MAIF Social Club, les artistes pensent « Ô boulot ! »**  
par **Véronique Giraud** - Publié le **24/01/2018**



*Le travail inspire aux artistes réunis par l'exposition Ô Boulot, qui vient de s'ouvrir au MAIF Social Club, des visions décalées, entre l'absurdité d'un monde professionnel dans lequel nous nous sentons souvent enfermés et une magnifique poésie du quotidien.*

Le travail divise. Emploi vs chômage, gains prodigieux de grandes entreprises vs plans de licenciement, épanouissement personnel vs pénibilité ou aliénation. Le mot travail, entré dans nos vies dès la maternelle, prend des sens très variés. Figées souvent dans un idéal produit lors des trente glorieuses, les visions anciennes ont la vie dure alors que le monde professionnel est en mutation constante et rapide. Prendre de la hauteur, du champ, dans un brouhaha de rumeurs et d'annonces fallacieuses, c'est ce à quoi œuvrent la quinzaine d'artistes réunis au MAIF Social Club par Anne-Sophie Bérard, commissaire de l'exposition Ô BOULOT ! Témoins de leur temps, ils ont fait du travail leur matériau. Parvenant à faire gicler la poésie, l'humour, la dérision. Et le cynisme. À l'image de Julien Précieux quand il écrit ses centaines de Lettres de non motivation en 2007, œuvrant à décortiquer les annonces d'offre d'emploi de grandes entreprises qui lui inspirent des réponses pointant les incongruités de l'offre qui, si on prend de la distance, ne peuvent que se refuser. Quand Pilvi Takala se filme en caméra cachée déguisée en Blanche-Neige devant le parc EuroDisney ou en stagiaire inactive et penseuse au sein de l'open space d'une entreprise, elle provoque d'étranges réactions. Motivés ? est une invitation à s'arrêter, à penser, à jouer avec les mots. Dans trois vidéos, on voit l'artiste Donald Abad tenter physiquement de prendre sa Carrière à bras le corps, puis on s'arrête devant un miroir Matière à réflexion. Son auteur, Jean-Baptiste Caron, convie chacun de nous à souffler sur l'œuvre pour que la buée produite fasse apparaître une cinquantaine de mots gravés, que des sociétaires de l'assureur interrogés ont associé à l'idée de travail. L'horloge de Bertrand Planes ressemble à une banale horloge de bureau, pourtant sa Life Clock n'affiche pas les heures de la journée mais avance au rythme d'une vie de 82 ans. La regarder n'aide pas à se repérer dans le temps frénétique du quotidien mais dans celui, nettement moins immédiat, de l'étendue d'une existence. Ailleurs, douze machines à coudre sont alignées le long d'un mur. Programmées numériquement par l'artiste Martin Messier, elles s'actionnent pour une performance poétique lumineuse et sonore de 3 mn. Tous ces points de vue sur le travail obligent à sourire et nous renvoient à nos propres expériences. Dans l'insoutenable fureur de nos vies, chaque artiste parvient à ouvrir une fenêtre qui nous ramène à notre humanité. Cela fait un bien fou !

Une parenthèse poétique. Comme un préambule à l'exposition, l'équipe du MAIF Social Club fait référence à un rapport de l'institut du futur, publié en juillet 2017, selon lequel « 85% des emplois de 2030 n'existent pas aujourd'hui ». Une telle perspective donne matière à rêver, à imaginer, à composer avec l'invraisemblable. « L'exposition est pensée comme une parenthèse poétique et philosophique », précise la commissaire Anne Sophie Bérard qui a organisé le parcours des œuvres en trois séquences : Désorientés..., Motivés ? et Engagés ! Aucune de ces œuvres n'est « attendue ». Chacune provoque avant tout un grand étonnement tant nos esprits sont fermés quand il s'agit de penser le travail.



## Le travail, nouvelle thématique du MAIF Social Club

Par La Rédaction - Publié le 30/01/2018



En partenariat avec le MAIF Social Club.

**Du 19 janvier au 28 avril 2018, le MAIF Social Club se donne pour objectif d'explorer le travail sous toutes ses coutures. Entre exposition, ateliers et conférences, Bossez ! La révolution dans le travail questionne un monde en perpétuelle mutation.**

Après le succès de sa première année d'existence en 2017 des différentes thématiques qui ont su trouver un large public, le MAIF Social Club, revient pour un nouveau cycle thématique. Le sujet choisi pour ce début d'année ? Le travail. Dans un contexte de redéfinition des structures du monde du travail, le MAIF Social Club met à disposition du public ses outils pluridisciplinaires et ses 1 000 mètres carrés d'espace pour assister à des conférences, participer à des ateliers ludiques ou simplement flâner dans la bibliothèque.

### **Entre triptyque nocturne et exposition démentielle**

Parmi les temps forts, on pense aux cinq soirées thématiques 3x1 qui auront lieu sur la période. Se déroulant à chaque fois un jeudi soir, de 19h à 22h, elles se décomposeront en trois moments : une réflexion collective autour des nouvelles formes de travail, une performance artistique et un moment de détente autour d'un buffet. Revenu universel, coopératisme, robotisme, obsolescence programmée ou encore routine, le travail sera décortiqué sous toutes ses coutures par un panel issu de toutes les strates de la société. Universitaires, comédiens, politiques ou simples citoyens, tous auront comme but de partager, d'apprendre de leurs partenaires de débat et de proposer des solutions aux différentes problématiques. Parmi les intervenants, citons Marc Lorient, sociologue spécialiste du mal-être au travail, Alexandre Cadain, spécialiste de l'intelligence artificielle, Gilles Babinet, multientrepreneur et « digital champion », Julien Bayou, porte-parole d'Europe Ecologie-Les Verts ou encore Elisa Lewis, coauteur de Coup d'Etat citoyen. Sur le plan artistique, citons le comédien Philippe Durand qui viendra présenter 1336 paroles de Fralib, sa pièce sur le combat social des employés de l'usine Fralib, ou encore le duo French Fuse, pour une création musicale originale autour du monde du travail.

Mais c'est surtout avec son exposition Ô Boulot ! que le MAIF Social Club marque les esprits. Tant sur les thèmes abordés (souffrance au travail, aliénation...) que les supports utilisés (lettres de démotivation, ballet de machines à coudre), on est touché par le biais affectif soulevé par cette exposition. Les 12 œuvres sélectionnées utilisent la légèreté pour interroger les spectateurs sur leur propre vision des rapports au travail. De Marianne Mispelaëre, prochainement programmée au Palais de Tokyo, à Julien Prévieux, prix Marcel Duchamp 2014, le MAIF Social Club s'offre la fine fleur de l'art contemporain pour se placer comme l'un des lieux incontournables de ce début d'année.



## Miroir, mon beau miroir, à quoi on joue ?

Par Isa - Publié le 07/02/2018



Dans l'exposition Ô Boulot ! présentée au MAIF Social Club, la commissaire AnneSophie Bérard, convoque une quinzaine d'artistes autour des nouvelles formes de travail. Notre regard s'est arrêté sur l'oeuvre de Jean-Baptiste Caron, et son utilisation du miroir. Retour sur cet objet magique et extrêmement ludique.

### Miroirs magiques : de la Chine à Blanche Neige

Le miroir. Cet objet du quotidien constitué d'une surface de verre étamé, réfléchit la lumière, les personnes et les choses. A la fois banal et mystérieux, le miroir traverse les siècles et interroge les scientifiques. En Chine, au Ve siècle après JC, les miroirs magiques font leur apparition. Leur particularité est d'être à la fois opaque et transparent. Ce savoir-faire ancestral permettait de voir à l'intérieur du miroir les motifs incrustés au dos de l'objet. Le procédé ne sera compris par les scientifiques qu'au début du XIXe siècle. C'est dire si cette surface renferme des secrets. Aujourd'hui, seuls Yamamoto Akihisa et son fils, restent garants de cette technique du miroir magique.

Le miroir est cet entre-deux de vérité et d'illusion. Et c'est sans doute cette ambiguïté qui lui confère un pouvoir. Outil indissociable de l'univers du merveilleux, il se met à parler dans Blanche Neige et les sept nains. Personnifié à l'extrême, le miroir est interrogé par la méchante reine : « Miroir magique au mur. Qui a beauté parfaite et pure ? ». Cet extrait confère au miroir le pouvoir de vérité absolu. Si le miroir révèle des vérités, il est aussi la porte d'entrée d'un monde imaginaire. Dans le roman écrit par Lewis Carroll en 1871, *Through the Looking-Glass, and What Alice Found There*, Alice entre dans un monde à l'envers, où il faut courir très vite pour rester sur place. Monde absurde, monde des morts, monde qui emprisonnerait l'âme ou monde à découvrir, le miroir est le lieu de tous les fantasmes. Cette symbolique a fait de lui, un outil très plébiscité dans les arts.

### Matière à réflexion

Si dans Blanche Neige et les sept nains, les miroirs parlent, dans l'oeuvre de Jean-Baptiste Caron, ils écrivent. Matière à réflexion s'inscrit dans un travail sur le miroir et le souffle. A première vue, l'oeuvre se présente sous la forme d'un simple miroir. On se regarde, il ne se passe rien. C'est en soufflant dessus que l'oeuvre prend tout son sens. Le specta(c)teur fait apparaître grâce à l'air expiré de sa bouche, des mots. Ici, ce sont une soixante de mots choisis par les sociétaires de la MAIF qui s'écrivent. Des mots sur le sens du travail. Des mots qui disparaissent rapidement comme un rêve, une apparition. On joue avec cette buée comme une encre invisible qu'il faudrait rendre visible. Jean-Baptiste Caron est un magicien. Un vrai. Si son travail ne se résume pas à cette tranche de vie, elle influence ses créations. Ce diplômé de l'ENSAD, Ecole nationale supérieure des Arts Décoratifs, a l'esprit de l'illusion. Il sait en revanche que « l'on peut passer à côté de l'oeuvre », nous confie-t-il. En effet, il ne cherche pas à donner de mode d'emploi de son oeuvre. Il y a une part de hasard. Comme dans un jeu de piste, on doit retrouver le message.



## Article paru dans l'agenda de Paris Mômes

Par Paris Mômes - 05/02/2018

**du 10 et 17 février, 31 mars. Atelier récup'. Ton carnet en brique de lait. Maif Social Club (Paris IIIe).**

Cet atelier parent-enfant rigolo vous invite à créer un carnet à partir d'une brique de lait, en s'aidant même d'une machine à fabriquer les lasagnes! Il a lieu dans le cadre de la nouvelle exposition du Maif Social Club, Bossez! La révolution dans le travail, qui nous invite à imaginer les métiers du futur. | A partir de 4 ans, en famille.

# Télérama Sortir

## Ô Boulot !

Par **Thierry Voisin** - Février 2018

Sans céder à la critique radicale du travail théorisée par Guy Debord, ni démontrer qu'il reste malgré tout une promesse de bonheur, cette exposition est une exploration à la fois ludique et poétique du monde du travail. Elle mène le visiteur sur un parcours en trois étapes, pour qu'il soit tour à tour désorienté, motivé puis engagé. Julien Prévieux détourne les procédures utilisées pour trouver un emploi avec ses lettres de non-motivation, alors qu'à travers ses vidéos Pilvi Takala perturbe les règles absurdes imposées par certaines multinationales. Thierry Boutonnier explique aux vaches, aux pousses de blé et au tracteur les objectifs de production qu'on attend d'eux. Par un surprenant effet magique, Jean-Baptiste Caron révèle sur un miroir le sens que chacun d'entre nous accorde au travail. Au terme du parcours, il vous est offert de rédiger un CV, prenant en compte d'autres aspects de votre vie.

# Télérama Sortir

## L'Obsolescence programmée des compétences

Par **Thierry Voisin** - Février 2018

Dans le cadre de l'exposition « Ô boulot ! », les soirées 3 x 1 du MAIF Social Club associent débat, performance et convivialité. Après une discussion sur l'obsolescence programmée, le duo électro French Fuse, qui s'amuse à revisiter les sons du quotidien avec un synthé et un Launchpad, va nous faire écouter les sons cachés, et vraisemblablement inattendus, du bureau.

# Télérama Sortir

## Robot : assistant aujourd'hui, boss demain ?

Par **Thierry Voisin** - Février 2018

Dans le cadre de l'exposition « Ô boulot ! », les soirées 3 x 1 du MAIF Social Club associent débat, performance et convivialité. Après une discussion sur les progrès de l'intelligence artificielle et notre relation avec nos assistants personnels numériques, l'artiste Filipe Vilas-Boas présente une forme de réponse. Dans son installation numérique, un tantinet humoristique, The Punishment, un robot exécute une punition préventive pour d'éventuelles désobéissances à venir. Tel un élève puni, il recopie inlassablement la phrase : « Je ne dois pas nuire aux humains ». Cette installation interroge la relation homme-machine, et ses dérives potentielles...

## Des lettres de non-motivation pour dénoncer l'absurdité du chômage

Par **Thierry Voisin** - Publié le **13/02/2018**

L'artiste Julien Prévieux a détourné de façon ludique les procédures d'embauche et les usages en cours dans la course à l'emploi pour démontrer le cynisme des DRH. Ses œuvres sont actuellement exposées à Paris. Voici 5 exemples insolites pour tout comprendre.

Retrouver une capacité, jouissive, libératrice, de répondre « non » à l'heure du « travailler plus », c'est l'enjeu des lettres de non-motivation de Julien Prévieux. Il a envoyé plus de mille lettres en sept ans, à raison d'une quinzaine par mois, et n'a reçu que 5 % de réponses.

### Dialogue de sourds

Tout a commencé quand il était étudiant aux Beaux-Arts de Grenoble, en 2000. Il cherchait alors un stage dans le cadre de la formation en alternance. « Je découvre qu'il faut jouer un rôle auquel je n'étais pas préparé. » Au fil des ans, son statut évolue mais il constate que le dialogue de sourds entre chômeur et employeur est permanent, surréaliste même. Il décide alors de détourner la convention sociale qu'est la lettre de motivation en mobilisant les armes de l'humour et de la dérision.

Il envoie ses « lettres de non-motivation » à toutes sortes d'entreprises. « Je n'ai pas ciblé un secteur d'activité particulier. Mon choix s'est porté sur des annonces au vu des images choisies pour les illustrer ou des formulations marketing utilisées, complètement décalées avec l'emploi proposé. Elles devaient me permettre d'interférer dans le rituel du recrutement avec une poésie sonore, un texte tout aussi absurde et ironique. »

### Cheval de Troie

Chaque lettre de non-motivation de Julien Prévieux est un cheval de Troie dans une procédure dont personne n'est dupe, les directeurs des prétendues ressources humaines les premiers, avec une rhétorique implacable. Pour le chômeur, la lettre de candidature est un exercice pervers, cruel. Pour l'artiste, à la fois situationniste et polémiste, il s'agit de modifier la hiérarchie des rôles. Et non pas rire du chômeur, en situation de faiblesse.

Ces lettres de non-motivation, et leurs réponses, sont aujourd'hui traitées comme des œuvres d'art. Elles sont mises en livre (éditions Zones), traduites dans de nombreux pays, lues par François Morel et Juliette, adaptées au théâtre, et même exposées, comme actuellement au MAIF Social Club à Paris. Pour mieux comprendre et apprécier la démarche, l'artiste nous en commente quelques-unes.

### Lettre 1

**Emploi proposé :** contrat de qualification

**Lettre de Julien Prévieux :** « J'ai l'impression que vous vous êtes trompés dans la rédaction de votre offre d'emploi. Je n'ai pas saisi le rapport de cause à effet entre une envie de réussir apparemment débordante et un salaire si réduit. Une coquille a dû se glisser malencontreusement dans le texte, à moins qu'un si minuscule salaire donne par lui-même l'envie de réussir en quittant immédiatement son poste... Pour ma part, je refuse votre offre en vous demandant à l'avenir d'éviter ce genre de bévues. »

**Réponse des Mousquetaires :** « Je pense que vous n'avez pas saisi l'objectif et le public concerné par cet encart. Cette annonce cible les jeunes aujourd'hui à la recherche d'un emploi sans ou avec peu d'expérience, qui par le biais d'un contrat de qualification court 6 à 9 mois (au lieu de 1 à 2 ans), pourront accéder à un métier en CDI évolutif. L'avantage en venant chez nous, c'est qu'ils toucheront 65 % pendant 9 mois maximum alors qu'ailleurs la durée sera d'un an minimum. »

**Commentaire de l'artiste :** « Voilà une entreprise prise au piège d'un dispositif dont elle use volontiers. Tout en se défaussant d'une quelconque responsabilité, elle argumente à froid et tente de se valoriser par rapport à la concurrence, plus coupable encore. L'annonce et la réponse, polie mais cynique, révèlent le décalage persistant entre le chômeur et son potentiel employeur. »

## Lettre 2

**Emploi proposé :** administrateur base de données junior

**Lettre de Julien Prévieux :** « Je jure que je n'ai rien fait de mal... J'ai toujours mené une existence paisible. Je paye mes impôts. Je ne bois pas plus que de raison... J'achète des produits de grande consommation comme tout le monde... Plus tard, je voudrais un enfant ou deux et un chien... Je ne comprends pas pourquoi vous voulez me punir aux travaux forcés sur des bases de données. Le supplice est démesuré par rapport à mes minuscules erreurs (quelques anniversaires non souhaités, le gazon du jardin mal tondu, une absence ou deux à l'école non justifiées). Je vous en prie, ne m'embauchez pas. »

**Réponse d'Archon Group :** « Malgré tout l'intérêt que présente votre candidature, nous sommes au regret de vous informer qu'elle n'a pas été retenue. En effet, si votre formation et votre expérience sont proches des exigences du poste, d'autres candidats y répondent de manière plus précise. »

**Commentaire de l'artiste :** « C'est l'illustration même du cynisme des DRH. Ils lisent rapidement les candidatures et y répondent par une lettre-type, juste parce que le chômeur en a besoin pour justifier sa recherche d'emploi auprès de l'administration. »

## Lettre 3

**Emploi proposé :** responsable du service bâtiments

Lettre de Julien Prévieux : « Ja ba bo bu co lo ka kruk krax krax toulurpinouuuuulle. Bo co gru gu co lo vo ta brix gretipunule... Vièle trava. Nork lope palazère. Com com cio co ! Riaire en voche voltradile. Poompiloutruche ?... Jeur re fûse leupe. Auste ! »

**Réponse de la Ville d'Arnouville-lès-Gonesse :** « Je vous informe que votre dossier a été enregistré, et fera l'objet d'une étude en vue d'un entretien courant septembre. »

**Commentaire :** « C'est la preuve flagrante que beaucoup de lettres ne sont pas lues. Elle s'ajoute à la violence absurde de la mécanique administrative, à laquelle le demandeur d'emploi est quotidiennement confronté. »

## Lettre 4

**Emploi proposé :** conseiller de clientèle au téléphone

**Lettre de Julien Prévieux :** « Je suis vraiment révolté à la lecture de votre accroche «La génération Bouygues Telecom rassemble ceux qui veulent vivre leur projet avec intensité»... Vous estimez peut-être créer une génération mais réfléchissez un peu au sens des mots. Après la génération 68, la génération X... la génération Bouygues Telecom !... Seulement, nous ne sommes plus prêts à vivre une quelconque aliénation et nous sommes encore moins prêts à avoir la tête des employés de vos annonces (publicitaires ?). Arrêtez de nous harceler avec des slogans ineptes et des métiers inexistantes. Je refuse votre offre d'emploi, et n'envoie pas mon curriculum vitae... »

**Réponse de Bouygues Telecom :** « Vous exprimez avec beaucoup d'emphase votre désaccord

avec notre politique de communication de recrutement et nous informez de façon nette que vous refusez des offres d'emploi pouvant s'y rapporter. Nous prenons donc bonne note de votre refus et vous confirmons que vous demeurez libre de répondre ou de ne pas répondre à nos offres. »

**Commentaire :** « S'il souligne l'esprit de ma lettre, le responsable des ressources humaines semble désarmé face à elle. Il ne parvient pas à renforcer son raisonnement et cède très vite à la formule-type. »

## **Lettre 5**

**Emploi proposé :** coupeur de verre

**Lettre de Julien Prévieux :** « J'ai déjà vu des métiers dont la désuétude frôlait l'indécence mais là, vous dépassez les bornes : vous cherchez un... coupeur de verre ! On a changé d'époque, monsieur, vous devez absolument vous moderniser et proposer des métiers qui correspondent à votre temps. Le XXI<sup>e</sup> siècle est largement entamé, apprenez que les taillandiers, les poinçonneurs, les troubadours, les schlitteurs, les drapiers, les cochers, les bourreliers, les crieurs publics et autres montreurs d'ours ont disparu... Vous êtes un frein à l'innovation, aussi je me vois dans l'obligation de refuser le métier rétrograde que propose votre entreprise. »

**Réponse de Pilkington :** « Si votre lettre de "non candidature" ne manque pas d'humour, j'ai toutefois peu apprécié que vous puissiez vous permettre de tourner en dérision un des métiers les plus reconnus de notre profession. Permettez-moi à mon tour de vous faire remarquer que le verre qui vous entoure a été façonné puis posé par des hommes après avoir été produit au cours d'un processus de haute technologie. A vous lire, permettez-moi également de vous inviter à cultiver l'humilité (mais gardez votre sens de l'humour). »

**Commentaire de JP :** « C'est peut-être la réponse la plus honnête que j'aie reçue. L'expéditeur s'applique à défendre un métier, un savoir-faire professionnel. Il souligne aussi l'humour de ma démarche, et m'encourage même à le préserver. »



## Entretien : Marianne MISPELAËRE Par David Oggioni - Février 2018

artiste engagée à la triple actualité en ce mois de février, a accepté d'honorer Artails par ce qu'elle tient en plus haute estime : la conversation, depuis la Cité des Arts où elle se trouve en résidence.

Vous développez une esthétique de la conversation, notamment lors de vos 5 performances à Ô Boulot ! 1, où vous intégrez le partage dans votre processus et sa trace au sein de l'œuvre. Que nous dit la ligne dans votre travail ? La conversation me fascine ; pendant une performance je donne à voir une expérience à partager, afin que peut-être vous aussi puissiez amener quelque chose dans l'œuvre.

Je parle d'invisible, d'une conversation qui par essence n'existe pas sauf dans le temps où elle se passe, en partie impalpable, elle fait partie de l'œuvre, marquée par un signe dans l'acte entre un dessin qui a été arrêté et un autre qui recommence. Mon professeur Stéphane Le Mercier, disait que le métier d'artiste est une course de relais, même si l'on court seul, on se passe des infos, par les œuvres produites, les conversations générées, des présences fantomatiques. La notion d'échange dans le travail est nécessaire, l'on n'est jamais seuls puisque l'on travaille dans ce contexte toujours plus globalisant, les uns avec les autres. Tout seul on ne fait rien.

La ligne est une métaphore philosophique en termes de réseau, de notion de filiation, de changement d'état par la transmission, d'échange ; de même mes lignes ne marchent pas seules, mais par accumulations d'éléments qui s'accompagnant se transforment, ou comme dans les dessins de Conversations (2011), des lignes se tracent et se superposent par rapport au temps de parole de chacun ou d'échange d'idées, en exprimant le temps de partage.

« On vit qu'il n'y avait plus rien à voir » est le titre de votre exposition au Palais de Tokyo. Vous questionnez les disparitions, vous restez fascinée par les signes. Ce projet a émergé lors de ma résidence à Berlin en 2016, lors de laquelle je me suis intéressée au phénomène d'autodafés, à ce que signifie une destruction sociale, lorsqu' une œuvre picturale ou littéraire représente quelque chose de trop fort pour une idéologie qui ordonne de l'anéantir. J'explore ce que signifie de détruire l'Art. La question de la place de l'oubli, du déni.

Sebald parle dans « De la destruction comme élément de l'histoire naturelle » (2004), de Moral Bombing, (2017) : il observe que pour avancer nous sommes parfois conduits à détruire quelque chose en nous, camoufler pour pouvoir avancer, survivre.

Dans le projet « On vit qu'il n'y avait plus rien à voir » (2018), j'évoque des destructions architecturales ou patrimoniales récentes, opérées à des fins idéologiques. Ces éléments ont été effacés de l'espace public parce qu'ils représentaient socialement, politiquement ou religieusement quelque chose de trop fort. Ces disparitions soudaines et ciblées du paysage, sont révélatrices de la puissance que possèdent encore, dans les esprits, ces monuments fantômes. Les terrains vagues ainsi créés laissent en effet place à l'immense lot de symboles, de traces, de références, d'images, de textes, de légendes, de mythes ou d'affects qui les traversent. On ne voit plus rien, mais on lit le vide.

A Berlin, je me suis intéressée à la SchlossPlatz et cela m'a permis de parler d'une théorie de la philosophie allemande 2 qui pense le temps en spirale et non de manière linéaire : on déconstruit

un château pour construire un palais de la république que l'on détruit pour restituer le château originel le tout en l'espace d'un siècle. J'observe comment le passé et le futur s'entremêlent.

En Algérie, à Sidi Moussa, village près d'Alger, une église datant de la période coloniale, construite par les français, a été démolie du jour au lendemain ; cette ville dans laquelle je ne me suis jamais rendue, est un entre-deux : Il s'agit aussi d'un symbole du christianisme dans un pays à 80% musulman. Comment les deux religions présentent-elles cette déconstruction ?

Soit l'église était en mauvais état, soit elle était le symbole d'un passé encore trop violent à vivre. A Baltimore, quatre statues de la confédération sudiste ont été retirées de leurs socles respectifs en pleine nuit par la mairie en 2017 suite aux montées d'extrémismes à l'arrivée de Trump au pouvoir, soulevant les querelles raciales toujours très prégnantes aux USA.

Comment votre intérêt pour les signes évolue-t-il ici en langue des signes ?  
A l'origine, L'empire des signes de Roland Barthes, (1970) - un livre vers lequel je me tourne souvent. Le signe, le fragment, l'indice, plutôt que le tout permet d'aborder un sujet de biais, par un coin. « Le signe est une fracture qui ne s'ouvre jamais que sur le visage d'un autre signe. » Les choses sont toujours multiples, fragmentées et fragmentaires, liées les unes aux autres. Raconter un événement, un individu, une image, c'est aussi et surtout en raconter d'autres qui lui sont liées. J'ai le sentiment que c'est toujours par l'accumulation de petits détails, que les choses importantes émergent. Trois textes que j'ai écrits, sont réinterprétés pour l'exposition au Palais de Tokyo en langue de signes. Fragmentaire et visuelle, elle est un moyen de communication qui m'a toujours fascinée.

Puisque je ne la parle ni la comprends, j'espère, en cherchant un angle par lequel l'aborder sans la dénaturer, l'avoir utilisée de façon cohérente et respectueuse. Graphiquement, chorégraphiquement, c'est une très belle langue, incarnée, qui « éclate » visuellement en un récit performatif qui se déroule par bribes qui se complètent, engageant le corps et l'espace ; incluant fortement l'interprétation, elle procède par évocations et associations, mêlant deux signes entre eux pour en construire un troisième.

Des sous-titres proposent au spectateur des indices pour accéder à ce qui est exprimé et pour dire que face à un contexte on ne peut tout comprendre, il y a des absences, des non-dits ; ce jeu de mains est un langage dont on ne possède pas tous les codes. La langue des signes pour dire que raconter n'est pas jamais innocent, que regarder est aussi avoir des codes et que le regard passe au travers des filtres. Comme toutes les langues, elle s'exprime par des codes qui sont aussi des images à observer et à interpréter, un peu comme une œuvre d'art. Cette notion de collage de signes, de fragment, est fidèle à la façon dont j'avais envie de parler de l'Histoire : par facettes et par détails. Traduire l'Histoire ne peut ni être quelque chose de limpide ni de figé. « Je n'ai rien à dire, seulement à montrer » disait Walter Benjamin. La mémoire doit rester vivante, puisqu'intrinsèquement insaisissable - mais sans pour autant tomber dans le beau danger de réajuster son écriture au besoin du présent. « L'Histoire est toujours connectée à la notion d'expérience » et ça c'est l'immense Patrick Boucheron qui me l'a appris. Sans dire ou prendre position directement, en tant qu'artiste je restitue, je procède par fragments et indices, donnant à voir les enjeux qui s'articulent autour de ces disparitions. Cela est complexe puisqu'il s'agit à la fois de perceptions individuelles mais en même temps collectives.

Vous êtes une artiste engagée à plusieurs niveaux au point d'avoir fondé une maison d'édition ainsi qu'une revue d'Art. Pourquoi les avoir nommées Pétrole et Talweg ? Comment votre engagement s'opère-t-il ? L'engagement est l'un des sujets de mon travail : voir le métier d'artiste comme un engagement, qu'est-ce que cela représente, qu'est-ce qu'être artiste aujourd'hui, pourquoi être engagée, qu'est-ce que cette folie. Qu'est ce qui légitime une artiste à montrer son travail, proposer des choses à voir ; voilà des questions que je me pose souvent. La notion d'engagement,

est très présente dans ma création ainsi que dans la manière dont je procède ; c'est aussi le titre de la section dans laquelle j'expose à la Maif : dans cette exposition sur le travail, je suis simplement là pour développer un rythme proche de la respiration respectant le rythme à échelle naturelle, humaine, en étant juste là, visible, ce qui est quelque chose de puissant dans cette immédiateté de la rentabilité sous pression permanente.

Je parle de ce genre d'engagement de celles et ceux qui font beaucoup sans chercher à être vus, qui sont reconnus par leur travail plus que par leur personne. Être artiste pour moi ce n'est pas uniquement faire des œuvres. Au Palais de Tokyo, l'engagement est déjà de choisir le propos, sans grandes phrases, en observant les gestes, attitudes ou regards que les gens posent, la façon avec laquelle ils gèrent le présent ; L'engagement est « une manière de » ; du coup il peut s'adapter à plusieurs propos. Je procède par bribes, fragments, de même qu'un texte assemblé forme une phrase, proposant des indices, qui devient une image, ensuite un ensemble.

L'Histoire est souvent faite de détails subtils et anodins qui pourtant révèlent des choses très fortes, il y a plusieurs versions de l'Histoire ; toujours orientable aucune version n'est meilleure que l'autre, elle est composée par plein d'anecdotes d'inconnus, mais également de mythes présents dans la société.

Je m'intéresse aux attitudes sociétales, individuelles face à des contextes ; comment réagit-on, avec quel champ d'action ; la capacité en tant qu'individu face à une sphère publique, comment l'on s'inclut dans la sphère collective, comment peut-on être en même temps seul et plusieurs dans la communauté, faisant partie d'un tout.

Avec ma maison d'édition par exemple je cherche à créer des dynamiques communes, pour faire ensemble, partager les expériences dans l'ouverture, sans rétention d'information. J'envisage le travail en circulation, c'est quelque chose de commun, je pense, à ma génération : c'est cela qui me rassure quant à l'avenir de la société.

Fondée en compagnie d'Audrey Ohlmann et de Nina Ferrer-Gleize, nous avons souhaité créer un espace pour les artistes dont on a peu l'occasion de voir le travail. Pour parler d'autres boulots formidables qui restaient inconnus parce qu'ils ne rentraient pas dans les cases. Nous avons décidé de fonder PÉTROLE Éditions, parce que nous ne suivons pas le taux du baril. Parce que créer une économie, c'est aussi s'implanter dans un milieu qui possède déjà ses contraintes et ses valeurs propres. À l'intérieur d'un monde à haute fréquence où l'argent et les capitaux dominent, nous choisissons de miser sur le fond, l'objet et le papier.

La revue d'Art se nomme Talweg, terme d'origine allemande qui désigne les creux de la vallée dans la montagne par lesquels s'écoulent les eaux courantes. Utilisé en français par ceux qui travaillent le terrain, le gens de la montagne, les militaires il transporte l'idée de rassembler plusieurs choses dans une même forme éditoriale. Nous, on aime la terre, on a toutes trois un rapport au lourd à la terre à l'organique et au minéral dans nos pratiques artistiques. Le choix des termes Pétrole et Talweg reflètent à leur façon un peu de tout cela.

Pourquoi votre choix à la Maif s'est-il porté sur entre autres la lecture de Hannah Arendt et de quoi le choix des lectures à l'œuvre dans vos onze plaques de cuivre procède-t-il ? En effet, nous avons arrêté notre choix avec l'équipe de la Maif Social Club, sur trois éditions : « Une chambre à soi » de Virginia Woolf (1929), « Condition de l'homme moderne » de Hanna Arendt (1958), et « La fin du courage » de Cynthia Fleury (2010). La première était une évidence : toute la réflexion, tout le projet que j'ai construit pour la Maif autour de l'idée du travail prend appui sur « Une chambre à soi ». La popularité du livre de Hanna Arendt nous a aidé à le sélectionner. Il restitue brillamment le choix individuel de donner une place, aujourd'hui, à la démocratie, à la collectivité et à la formation dans le travail.

Les onze livres de la liste ont été sélectionnés par mes soins pour leur engagement sur des sujets tel que l'émancipation, la conscience et l'autonomie dans l'action. Traitant de luttes politiques, féministes, raciales ils entrent en dialogue avec les plaques, matrices traditionnelles de techniques de gravure et d'impression des ouvrages papier. L'action performative, enregistrée au fur et à mesure de la lecture du livre, la présence de sa lecture : tel un livre qui s'imprime en nous, qui laisse son empreinte dans un esprit, les traces d'oxydations apparaissant au fur et à mesure, sont une trace physique et réelle de cette activité intangible et évanescence qu'est la lecture.

Pour tout vous dire, la genèse de ce projet se trouve dans l'œuvre de Sade, qui pointe le fait qu'il n'y a pas d'idée sans corps, et par extension, pas de corps sans idée. Corps et esprit sont intrinsèquement liés - encore un lien vers l'idée de présence / absence - ce qui ne se voit pas existe. Hannah Ardent compte beaucoup dans mon travail. C'est elle qui a attiré mon attention sur le fait que pensée, langage et action sont toujours mêlés.

Pour elle, c'est le pouvoir de penser, et donc de parler (formuler ses intentions), qui relie l'homme et ses actes. Celui qui ne sait pas parler, et donc penser (qui ne parle que par clichés, formulations toutes faites, par répétition de ce qu'il entend), ne peut agir en pleine conscience. Ne plus pouvoir penser effacerait tout désir, donc toute impulsion. Continuer à « penser » (c'est-à-dire s'interroger sur soi, sur ses actes, sur la norme) est la condition pour ne pas sombrer dans cette Banalité du mal ou encore dans la Crise de la culture. Hannah Arendt questionne déjà en 1958 les liens entre l'espace public et l'espace privé en proposant de rétablir la place de la « *vita activa* » (le travail, l'œuvre et l'action) afin de préciser le rôle que chacune de ces activités peut tenir dans la quête de l'immortalité, et donc leur sens politique. L'essentiel est que la société à tous les niveaux exclut la possibilité de l'action, laquelle était jadis exclue du foyer et de chacun de ses membres ; elle exige au contraire un certain comportement, imposant d'innombrables règles qui, toutes, tendent à « normaliser » ses membres, à les faire marcher « droit », à éliminer les gestes spontanés ou les exploits extraordinaires.

Sa réflexion sur l'espace privé / l'espace, et leur interpénétration vis à vis du travail, avait toute sa légitimité dans l'exposition Ô boulot à travers son livre « Conditions de l'homme moderne », écrit en 1958... Vous avez été invitée à exposer au Musée des Archives, en lice pour le prix AWARE pour les artistes Femmes 2018. Comment vous-avez instauré le dialogue entre cette pièce de « la chambre d'apparat de la princesse » de l'Hôtel de Soubise et le choix de vos œuvres : comment en êtes-vous arrivée à placer Silent Slogan sur la table où fut déposé le corps de Robespierre, entre deux François Boucher ; et pourquoi du choix de la plaque de cuivre Les femmes ou les silences de l'histoire de Michelle Perrot, issue de votre dispositif Le superflu doit attendre (2018)?

Lorsque nous avons visité le lieu avec Tania Mouraud et la commissaire Hélène Guenin (directrice du MAMAC de Nice), nous avons été tout d'abord troublées : Comment s'insérer dans cet environnement déjà saturé visuellement, mais aussi symboliquement, historiquement. Finalement il nous a été proposé spécifiquement une des pièces, celle aux tissus rouges tendus aux murs, dite « la chambre de la princesse ». Ici se trouve donc un lit à baldaquins, la table de Robespierre, et quatre vitrines dans lesquelles sont présentées des documents divers. Il se trouve que les volets et rideaux sont toujours fermés dans cette pièce, ce qui renforce l'idée d'isolement, mais aussi de majesté du lieu : on a l'impression d'être dans un lieu à la fois grandiose, monumental, et en même temps coupé du monde sous un lustre immense en cristal pend du plafond et éclaire le lieu.

L'idée de rassembler au sein d'une même œuvre plusieurs cultures différentes m'a fait penser à Silent Slogan. Il se trouve que la table de Robespierre était présente dans l'espace et l'opportunité de montrer ce travail sur cette table ne se représenterai certainement pas. J'ai trouvé le dialogue intéressant, presque ironique, de montrer un ensemble de gestes qui essaient collectivement de créer une autre société, en revendiquant des idées en des contextes sociaux ou politiques

souvent complexes. Face aux documents présentés sous vitrine, qui aujourd'hui ont le statut d'archives, de traces historiques, de bribes de réalités passées, je trouvais intéressant de montrer d'autres fragments, d'autres moments précis appartenant au temps présent : des objets montrant l'ici et maintenant d'impulsions personnelles et collectives, des objets à emporter. La gratuité et la simplicité avec laquelle les gens acquièrent cette œuvre me semble indispensable.

J'ai proposé de montrer un autre fragment de l'histoire, par la pièce *Le superflu doit attendre*, (2018), spécifiquement la plaque liée à l'ouvrage *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, de Michelle Perrot (1998) - extrait de la série de onze plaques. Le titre est assez évocateur et on peut facilement comprendre pourquoi il était important de placer cette œuvre, où il est question d'enregistrer une présence (à entendre : un corps), au sein de ces vitrines montrant des documents exclusivement discutés, rédigés, signés par des hommes. *L'Histoire*, la politique sont affaires du sexe masculin, peut-être le sont-elles encore aujourd'hui...

Le Prix AWARE revendiquant ce manque : les artistes femmes sont dans l'histoire de l'art, sous-représentées, sous évaluées, sous appréciées. Ce n'est pas un postulat, c'est un constat. Lorsque je discutais de cela avec Tania, j'ai vraiment pris conscience de l'évolution qui s'est opérée depuis 40 ans vis-à-vis des artistes qui sont des femmes. Je n'ai pas à me battre aussi farouchement qu'elle a dû le faire. Il y a toujours des combats à mener pour pouvoir travailler, mais ils ne sont plus du même registre.

## Plus Près De Toi : Le best of du 22 février

Par Radio Nova - 22/02/2018



Nous recevons Guillaume Villemot, notre invité habitué, co-fondateur de Bleu Blanc Zèbre et créateur du festival des conversations.

Aujourd'hui il nous parle de la Méditation Nomade. Depuis quatre ans, cette association intervient la nuit au pied des immeubles pour s'adresser aux plus décrocheurs...



**Bleu Blanc Zèbre**  
@leszebres



Si vous entendez débouler un camping-car jeudi 22 février à 7h20 dans [#PlusPrèsDeToi](#) sur [@laRadioNova](#), c'est Guillaume Villemot de [#BBZ](#) ! Avec [@edouardbaer](#), il parlera de [@MediationNomade](#), des Faizeux qui font leur part dans les quartiers quand les "institutions" ne sont plus là.

21:52 - 21 févr. 2018



14 Voir les autres Tweets de Bleu Blanc Zèbre

Marie Bonnisseau reçoit Julien Prévieux, artiste plasticien et auteur, à l'occasion de l'exposition Ô Boulot au MAIF Social Club. Une exposition collective qui « repense le travail ». Elle est à découvrir jusqu'au 28 avril au 37 rue de Turenne dans le 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Julien Prévieux y présente ses « Lettres de non motivation », une série de réponses désopilantes à des offres d'emplois bien réelles.



**Radio Nova** ✓  
@laRadioNova



Julien Prévieux, artiste, plasticien et auteur, débarque dans [#PlusPrèsDeToi](#) à l'occasion de l'exposition « Ô Boulot » au Maif Social Club ([@MSC\\_Officiel](#)). Une exposition collective qui « repense le travail », et que l'on présente, tout de suite [j.mp/ecoutenova](#)

07:52 - 22 févr. 2018



6 Voir les autres Tweets de Radio Nova



17 février 2018 - 01:10 – Au MAIF Social Club

## Martin Messier fait crier la bête mécanique

Il n'a pas choisi la vie d'artiste, c'est la vie d'artiste qui l'a choisi. Batteur de métal et expérimentateur de la musique électronique, Martin Messier fait gémir les machines et danser la lumière dans des performances un peu partout dans le monde.

Magicien de la musique électronique, le Québécois Martin Messier matérialise l'in audible et l'invisible ! Grâce à ses orchestres de machines à coudre, de réveils ou de machines DIY, ses performances offre une voix électronique à ces objets vintage. Ancien membre d'un groupe de métal, le Québécois a pris goût aux hurlements, au point d'en faire aboyer ses objets-instruments qu'il confectionne lui-même. En 2013, il affole Youtube avec son orchestre de machines à coudre qui vagit comme une bête sauvage. Depuis deux ans, c'est à la lumière qu'il donne le "la", grâce à des câbles électriques, il transforme l'onde sonore en laser imitant la foudre.

*« Pour moi l'acte de crier c'est un acte de communication. Hyper...animal, hyper primitif. J'adore ça crier. Ça fait partie de moi, dans toutes mes œuvres c'est présent. Cette espèce de façon là d'être enragé. »*

## Broderie, couture, bricolage: les 10 ateliers Do It Yourself à Paris

Par Sophie Béguerie - Isabelle Blondel - Agathe Moreaux - 07/03/2018



**Face à la modernisation galopante de la domotique et des robots qui pourraient tout faire à notre place, les loisirs créatifs se multiplient. Les citoyens veulent redécouvrir le DIY (Do It Yourself) ou le plaisir de faire soi-même.**

### **Sérigraphie au Maif Social Club**

L'espace design et lumineux a été conçu par la Maif comme un lieu d'échange. Une partie est dédiée aux ateliers en lien avec les expositions du moment. Le thème du travail choisi jusqu'au 28 avril se décline en activités ludiques.

Customiser son carnet de notes: on a toujours un calepin sur soi pour écrire des mots doux, des idées de sorties. Tout en découvrant la sérigraphie, vous pourrez décorer deux calepins.

Aménager un jardin d'intérieur: le recyclage est à la mode, alors comment créer un semis à partir de boîtes de carton? Et entraîner par la suite les collègues de bureau à cojardiner pour égayer les open spaces. On repart avec son objet et on peut s'attarder pour découvrir l'exposition attenante, «Ô Boulot!».

Maif Social Club. 37, rue de Turenne (11e). Tél.: 01 44 92 50 90. Ateliers entrée libre sur inscription et matériel fourni, durée 1 h.